

11 R62

15 Centimes

N° 4. — Samedi 13 Décembre 1913

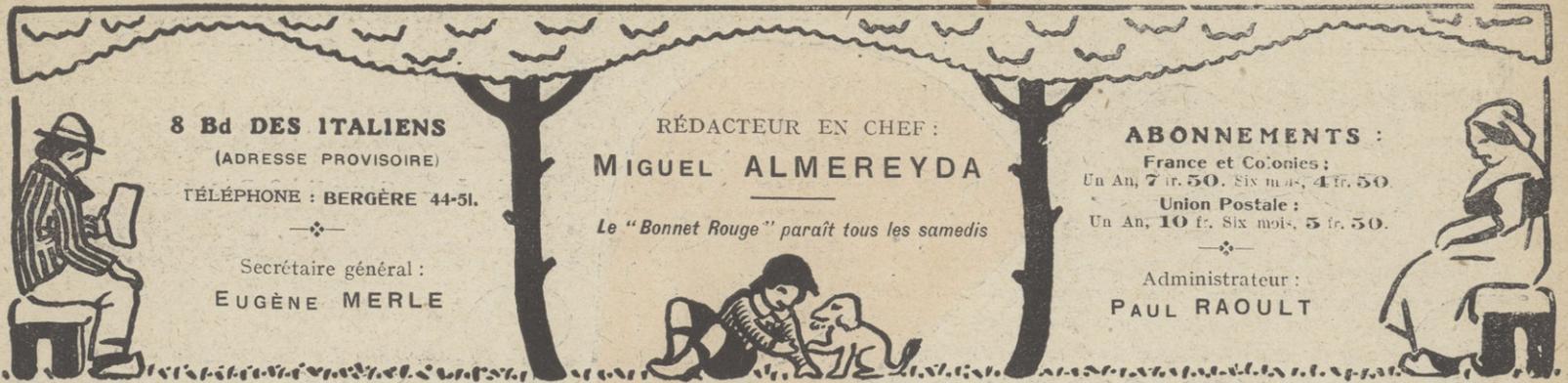
Le Bonnet Rouge

LES ROIS DE LA RÉPUBLIQUE



I. Le Roi des Zincs.

(Dessin de JEL.)



8 Bd DES ITALIENS

(ADRESSE PROVISOIRE)

TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51.

Secrétaire général :

EUGÈNE MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :

MIGUEL ALMEREYDA

Le "Bonnet Rouge" paraît tous les samedis

ABONNEMENTS :

France et Colonies :

Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50.

Union Postale :

Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50.

Administrateur :

PAUL RAOULT

LE CONCOURS DU JEU DE MASSACRE



LE JURY

En attendant que 70 députés passent sous le couperet de l'amendement Maginot, voilà que ce sont eux qui s'offrent, en compagnie de leurs collègues, la tête des ministres.

L'Actualité, princesse de sang au pays de la Presse, nous ordonne d'ajourner encore d'une semaine la publication des nombreuses réponses que nous avons reçues.

Que nos lecteurs patientent. Voici toujours, en attendant mieux, la liste du jury que le *Bonnet Rouge* a constitué, et qui sera chargé de classer les solutions du *Concours du Jeu de Massacre*. Inutile de dire que nous avons choisi des hommes bien connus pour leur bonne humeur et leurs joyeuses façons.

Comme il convient, le *Concours du Jeu de Massacre* sera présidé par M. RAYMOND POINCARÉ, président de la République, et vice-présidé par MM. RIBOT et ANTONIN DUBOST, deux remarquables boute-en-train.

Ils seront assistés de Messieurs :

DIEULAFROY, le célèbre prestidigitateur auvergnat ;

MAURICE PUJO, président du club des singes blancs (tout ce qui est bacchanal est leur) ;

Le bâtonnier BÉTOLAUD ;

GASTON CALMETTE (« Il faut se hâter de pleurer pour n'avoir pas envie de rire », lui dit naguère Beaumarchais) ;

LOUIS DUBREUILH, PIERRE DORMOY, VICTOR SNELL, et VICTOR GRIFFUELHES, les plus franchement gais de tous les socialistes du globe.

Enfin tous les ex-ministres du cabinet Barthou qui, mal remis encore de leurs émotions, ont tenu cependant à être des nôtres.

Ce jury d'humoristes justement réputés constitue — n'est-il pas vrai? — le plus sûr gage d'impartialité. Dès la semaine prochaine, nous lui soumettrons, en même temps qu'à nos lecteurs, les réponses qui nous sont et nous seront parvenues.

Anatole France, Octave Mirbeau, Lucien Descaves, Séverine, Laurent Tailhade, Pierre Hamp, Charles Vildrac, Louis Pergaud, Neel Doff, Georges Pioch, Fanny Clar, Steinlen, Bernard Naudin, Carlègle, Laboureur, Picart Ledoux, Délégnères, Poulbot, Nam, d'autres encore collaboreront au numéro de "La Noël Humaine" que le "Bonnet Rouge" offre gratuitement à tous ses abonnés d'un an dont l'abonnement lui parviendra avant le 20 Décembre. (48 pages, en 4 couleurs, sur papier de grand luxe)



* DOUMERGUE *

Doumergue tout court, et nul ne songe à l'appeler monsieur. Un bon garçon débrouillard et qui connaît son Parlement dans les coins. Intelligence moyenne, mais souple et avisée. Pas d'éloquence, mais de la faconde et de la gueule. A défaut d'autorité, s'impesera par sa voix et sa bonne humeur. Aussi rond que M. Barthou était pointu ; aussi placide que l'autre était nerveux. Doumergue, s'il avait voulu, aurait été à Pau le président du Parti, mais il avait prévu les événements, il avait surtout prévu que, si M. Caillaux prenait la présidence du Parti, c'est à lui que reviendrait la présidence du Conseil. Célibataire ; ami de M. Rouché ; a un vice : M. Paul Gervais.

* CAILLAUX *

Bel esprit, mais sale type. On peut le soutenir, le suivre, l'exalter : on ne l'aime pas. Il semble d'ailleurs n'y pas tenir. Républicain, certes ; capable de concevoir et de réaliser de grandes réformes ; mais capable aussi de mouvements réactionnaires. N'ayant ni cœur ni sentiment, c'est l'homme à poigne, simplement. Il n'a pourtant pas autant d'audace qu'on le pense. Il rompt aussi facilement qu'il attaque, recule aussi précipitamment qu'il avance. C'est un chef spirituel, ça n'est pas un entraîneur. Il a souvent déconcerté et découragé ses troupes en les forçant à mettre bas les armes au moment même où l'ennemi se rendait. C'est d'un mauvais chef. Fermement attaché à l'impôt sur le revenu, cette réforme essentiellement démocratique, il assume le périlleux honneur d'ameuter contre lui toute la finance catholique, conservatrice et réactionnaire. C'est assez pour que les hommes de gauche le considèrent comme des leurs.

* MARTIN *

Celui-ci a eu le flair de se faire appeler Bienvenu alors qu'il se dénomme Martin tout court. Un tel surnom prédestine aux honneurs. Président au Sénat de la commission des finances qui mit en pièces le projet Caillaux. Est aujourd'hui rallié à ce même projet que M. Caillaux va défendre contre le rapporteur Aimond

* RENOULT *

Long et triste comme un jour sans pain. Entra dans la carrière politique sous les auspices de Floquet, et dans la carrière ministérielle sous Briand, ce qui ne l'empêche pas d'être un Valoisien fervent. A presque autant de scrupules que M. F. Buisson, avec moins de conscience. Eloquence terne et grise comme sa barbe. Son vice à lui est M. Lévy-Ullmann, dont il fera son chef de cabinet, à moins que Briand, qui n'a pas encore digéré « la chemise sale », ne s'y oppose formellement, Viviani étant là pour soutenir la volonté de l'ex-Premier.

* VIVIANI *

L'ours d'Algérie, mais un ours apprivoisé, grâce aux bons soins de quelques honnêtes dames, et, en particulier, de sa femme, anciennement Mme Marcel Hirsch. A appris à porter un smoking, une queue-de-pie et un huit reflets, de sorte qu'il lui est poussé de hautes ambitions. Waldeck-Rousseau, Briand, Poincaré, Millerand hantent ses rêves. Pourquoi pas lui ? Entend s'imposer dans ce cabinet et préparer son propre avènement. Ne dit plus : m... que deux fois par jour et en privé. N'a plus revu ses électeurs de Bourgañeuf depuis le scrutin, mais passe ses soirées dans les théâtres de musique — où il s'endort...

* MALVY *

Blême et défait comme s'il relevait toujours de maladie ; une âme d'apôtre ; Saint-Just de Gourdon (Lot) ; fut le secrétaire et le collaborateur assidu de Camille Pelletan, et est resté son ami, ce

qui l'honore. Eloquence précise et métallique, façon Guesde avec un tantinet d'accent qui donne une saveur de piment à ce qu'il profère. Un travailleur au reste et un honnête homme dans un milieu où ils sont rares.

* MONIS *

Aurait pu devenir un grand ministre si Berteaux n'était pas mort. Le deviendra peut-être si Caillaux ne meurt pas. A part ça, brave homme, et cœur excellent.

* DAVID *

Encore une créature de Briand ; digne élève du maître, s'est empressé de le trahir dès qu'on lui a tendu le plat d'Ésaü-Doumergue. Trahira de même ses nouveaux collègues pour retourner à ses origines. David-Djavid. C'est le jeune-Turc du cabinet, caméléon et homme à tout faire ; capable de proférer des vérités essentielles sur les Travaux Publics comme sur le Commerce ou l'Agriculture, « ces mamelles !... »

* MAGINOT *

Est entré au ministère de la Guerre à seule fin d'assurer — par sa taille — la prédominance du civil sur le militaire. Autre élève de Briand, a profité des leçons du maître ; a fondé l'Entente démocsoc, pour offrir un refuge à l'homme sans Parti, et s'empresse d'entrer dans un cabinet de Valoisien. Le chef des arrondissementiers trois-annistes ; tous les titres pour être le guerrier du ministère Doumergue. Afin d'être sûr d'en être, a fait annoncer dès le premier jour de la crise qu'il prendrait un portefeuille dans la combinaison. Écrivait hier que le Parti radical n'est pas qualifié pour prendre le pouvoir ; avait sous-entendu : sans Maginot...

* JACQUIER *

Un doux, le plus inconnu des nouveaux, et, par hasard, un des rares compétents : a, en effet, exercé la critique d'art. Cela valait d'être signalé. — Divorcé, et du talent.

CRIMES D'ENFANTS



— C'est ça qui ferait chouette, au Cinéma !

(Dessin de LORTAC.)

Un des « Intérêts Economiques ». Spécialisé dans les questions d'affaires : mines, assurances, tarifs douaniers, émissions financières. Fut le directeur de l'Informateur parlementaire avec Massip, de bonne mémoire. A fait des campagnes contre les monopoles. Un des piliers de la France... de la rue Richelieu. Grand ami de M. Caillaux. Au demeurant, fort intelligent et grand travailleur.

Fut l'inséparable compagnon et le lèche-bottes de Briand avant de devenir l'ombre de Caillaux. Aujourd'hui comme hier, qui voit l'un voit l'autre ; on ne les imagine pas séparés : Rosa-Josépha. Cet ancien notaire parisien s'est découvert une compétence rurale ; ultra-moderé dans la Charente, ultra-radical à Paris. Spécialiste d'ordres du jour de confiance et de formation de cabinets ; a toujours une auto à la disposition du futur président du Conseil. S'est particulièrement signalé (on fait ce qu'on peut) en demandant l'imposition du chat à neuf queues.

L'homme pratique, susceptible de faire œuvre utile si son intérêt personnel y trouve son compte. Etait adversaire de l'impôt sur le revenu. Doit maintenant avoir rallié les projets Caillaux. Fut briandiste. N'est plus. Le sera encore. Est avec Ajam de la France de M. Putz.

Bon garçon candide. Fut anarchiste, mais son anarchisme doctrinaire, basé uniquement sur l'éducation individuelle, le prédisposait assez aux théories d'évolution lente qu'il professe aujourd'hui. Fut briandiste. Il est maintenant radical. Personne n'aurait pensé le voir un jour ministre. Lui savait bien qu'il le serait. Il aurait pu lui échoir n'importe quel portefeuille : il l'aurait pris. Par hasard, il se trouve que le département dont on l'a doté est celui qui lui convenait le mieux. Travailleur, consciencieux, honnête ; il n'y fera aucun mal s'il n'y réalise aucun bien.

LA CRISE



Après une discussion d'argent, Marianne renvoya son ami Barthou à ses chères études sur Mirabeau.



Sans tarder, elle pria son domestique de lui trouver un nouvel ami.



Raymond téléphona dans toutes les directions.



Le grand Ribot appelé le premier essayé, mais ne put aboutir (l'âge !)



Raymond pria alors l'huissier Dupuy de venir saisir l'occasion par les... charmes.



L'huissier, impressionné sans doute par la déche de Marianne, n'aboutit pas.



Heureusement que Marianne avait des photographies pour passer le temps !



Enfin, Gaston Doumergue aboutit au bout de 48 heures de tâtonnements et de va-et-vient.



Il a promis de marcher droit et ferme. Dans les moments de fléchissement, il sera secondé par l'ami Caillaux qui est un... poilu.

(Dessin de Mme BASIRE.)

L'ENFER PARFUMÉ

Nous nous sommes suffisamment promenés dans les coulisses du Music-Hall pour avoir le droit d'aller dans la salle, en bon public.

L'endroit, si l'on peut dire, n'est pas plus ennuyeux que l'envers, encore que nous ne parlions point du spectacle qui dévoile ses splendeurs banales sur la scène.

L'intérêt n'est pas là pour le promeneur. Il s'affirme aux entr'actes surtout avec toute sa puissance de séduction. Le charme du Café-Concert c'est l'absence de tout attrait artistique et la présence des péripatéticiennes dont la renommée s'étend de Buenos-Ayres à Arkhangel.



Car la prostitution est persécutée par la police dans toutes les rues ; elle est traquée et truquée par les « mœurs » jusque dans les garnis, elle se cache heureusement dans les maisons de tolérance ou de rendez-vous, mais elle s'étale à son aise, avec un luxe impertinent, avec un sans-gêne adorable, dans les promenoirs des Folies-Bergère, du Moulin-Rouge, de l'Olympia, auxquels elle apporte un lustre dont on ne saurait contester l'éclat. Toutes les femmes, en carte ou non, que le trottoir ne nourrit pas, et qui se spécialisent dans la culture de l'étranger, trouvent au Music-Hall un refuge souvent gratuit, une sorte de légalisation de leurs moyens d'existence, en tous les cas la glorification de leur métier.



Quel moraliste aurait le courage de s'élever contre ce commerce ! Nous n'en blâmons pas la nécessaire existence, mais, est-ce bien dans un théâtre que nous devrions le rencontrer, et, quand un honorable père de famille se fâche de ce qu'on l'aborde dans la rue pour lui offrir des plaisirs bon marché et facile, on peut demander pourquoi l'on accepte sans mot dire que des salles de spectacle soient transformées en antichambre de lupanar.

Les artistes objecteront qu'on leur retirerait, en interdisant le promenoir aux belles de nuit, les visions à la fois les plus tragiques et les plus joyeuses. Ne le contestons pas, mais étonnons-nous que la police, d'ordinaire infiniment scrupuleuse sur les questions de morale, ne prenne pas plus de souci de la morale au Café-Concert

Car à la préfecture de police, quand on parle des péripatéticiennes, les fonctionnaires compétents répondent : « Cela ne nous regarde pas. Nous savons que la clientèle féminine régulière du Music-Hall se compose de filles en carte ou non. Nous n'avons aucune autorité sur elles. L'établissement où elles se rendent a toute liberté à leur endroit. »

L'établissement ? non. Le contrôleur, oui.

Car vous vous êtes peut-être demandé quelquefois si toutes ces dames payaient leur entrée, si comme vous et moi elles donnaient les trois francs indispensables pour admirer les merveilles du programme.

Ce paiement dépend uniquement de l'ancienneté de la femme et de l'amabilité de M. le contrôleur. Une mise soignée, un chapeau dernier genre, un minois suffisamment récrépi par les poudres et les gras et vous pouvez passer sans qu'il vous en coûte un sou ; une allure négligée peut-être, mais sur la face les rides profondes qui affirment que vous avez au moins cinquante ans d'âge et que vous venez ici depuis plus de vingt ans, appelleront sur vous la bienveillance ou plutôt, si l'on ose ainsi s'exprimer, l'inattention du préposé aux entrées, et vous irez retrouver vos vieilles et chères habitudes, mademoiselle, sans déboursier un centime.

Mais que si, au contraire, par hasard, votre robe manque d'élégance et votre chapeau de nouveauté, si vous n'avez point cette allure hardie et joviale par quoi se distingue la chevronnée de la novice, si vous ne passez point devant le

contrôleur la tête haute, en paraissant pénétrée de l'importance de votre personne et de la dignité de votre mission, alors, jeune fille, sortez votre porte-monnaie et payez votre promenoir deux francs ou trois francs, ou retirez-vous.

Ici la prostitution s'habille avec les laissés-pour-compte des grands tailleurs, mais elle donne au moins l'illusion de la richesse. Ici les prostituées ne doivent troubler de leur misère ni la digestion du spectateur, ni sa joie. Elles sont l'attraction qui s'ajoute aux autres et qui ne doit pas en être indigne.

Nous n'insinuerons pas que ces figurantes qui entrent gratis font quelque tort à l'Assistance publique qui prétend prélever sur nos plaisirs une dime légère pour soulager les misères, nous ne dirons pas non plus que les femmes qui viennent là en payant font en somme un placement qui n'a rien de désavantageux, mais nous comparerons le traitement de celles qui sur la scène travaillent et offrent au public leurs efforts et celui de ces femmes qui dans leur genre sont les artistes supplémentaires dont ne saurait se passer la direction.

Il n'est pas très différent et, si nous y trouvons une petite inégalité, c'est que nous ne voyons pas qu'on ait plus d'égard pour les « ouvrières » que pour les « amateurs ». Nous constatons surtout que le Café-Concert n'est plus rien qu'une immense maison close où le public a le droit aux jouissances des yeux et du toucher sur le « vulgum pecus » auquel il peut se mêler ; où les privilégiés ont droit de caresses sur les artistes véritables ; il n'est plus qu'un lieu où de la scène à la salle on spéculé sur les plus bas instincts humain.

Et c'est bien encore ce qu'il y a de plus révoltant dans ces mœurs. Sur le plateau des malheureuses, déshabillées, vous versent le filtre d'excitation nécessaire ; dans le promenoir des malheureuses, plus vêtues, vous donnent le moyen de calmer vos impatiences ardentes ; tout cela se passe à Paris, au centre de la ville, comme dans les petites cités où avant que de « consommer », au gros numéro de l'endroit, on fait passer sous les regards des brutes des photographies obscènes. Mais là le directeur de la maison s'appelle un « patron ».

L'ATTENTE



(Croquis de PICART LEDOUX.)

SOUS NOTRE BONNET



Les coulisses

On n'a pas tout dit sur les visites qui furent faites à l'Elysée après la chute du cabinet Barthou. Il y en eut pourtant de plus intéressantes et de plus significatives que celles dont on parla.

Dès huit heures, le 2 décembre, alors que le public ignorait encore le vote de la Chambre, M. Poincaré recevait trois gros personnages qu'il avait convoqués en toute hâte. C'étaient MM. Bunau-Varilla, Stéphane Lauzanne et de Nalèche — tous trois grands seigneurs de la presse française. L'entrevue avait été ménagée par M. Hedemann, rédacteur

en chef de la politique étrangère du

Matin, lequel est accrédité à l'Elysée.

Quelqu'un qui ne fut pas content, lorsqu'il apprit que ce conciliabule mystérieux avait eu lieu, ce fut M. Calmette, directeur du *Figaro*.

Du coup, le *Figaro* faillit devenir antipoincariste !



M. Mersbach, député de la Corse

Dans une interview donnée à notre excellent confrère *Avanti!* journal corse, M. Pascal Ceccaldi, député de l'Aisne a déclaré : — « Je ne solliciterai jamais de mandat en Corse ».

Nous avons toutes les raisons de croire M. Ceccaldi, Corse pétulant et sincère, mais nous avons aussi toutes les raisons de croire que M. Ceccaldi s'intéresse d'une façon toute particulière à la représentation de son pays natal. Si M. Mersbach, gros homme de finance et patron de *Gil Blas*, est élu à Calvi contre M. Landri, c'est assurément à M. Ceccaldi qu'il le devra.

Et puis, on raconte que l'Aisne n'est pas un département très sûr, et M. Ceccaldi, compatriote de Napoléon, sait qu'un bon stratège doit toujours assurer sa retraite.



M. Verwoort n'aura pas la croix

M. Verwoort, rédacteur en chef de *Paris-Journal*, se démène comme un diable depuis plusieurs mois : il veut la croix pour le 1^{er} janvier...

C'est son rêve, son ambition, son idée fixe... Il est très appuyé et le ministre est accablé de sollicitations.

Mais M. Verwoort peut attendre... Son dossier s'orne, en effet, d'une inscription lapidaire et définitive : *Jamais*.

Personne n'ose le préparer à l'annonce de ce décès de toutes ses espérances...

Et M. Verwoort pense tenir la croix, alors qu'il commence seulement à graver le calvaire.



Bertrand et les ratons...

Le général Lyautey est sollicité par toute la presse bien pensante et ne peut y suffire avec les fonds de presse très réduits du protectorat marocain...

Il a pris une décision héroïque.

— Rien à faire avant le vote de l'emprunt... Mais alors, nous causerons utilement. »



(Croquis de CARLÈGLE.)

Le général fume l'opium



Le général Lyautey qui gouverne provisoirement « la plus grande France » récemment conquise est un fervent de l'opium.

Le général, qui ne dédaigne pas de se montrer encadré de deux boys aux allures efféminées, possède une trousse superbe recouverte de cuir marocain — naturellement — dans laquelle se trouve le parfait attirail du fumeur invétéré...

Une grande revue illustrée insérera cette semaine la reproduction photographique de cette trousse dans un article sur les fumeurs d'opium.

Le Dieu des armées veille encore sur la France



ARMÉE	SERVICE DES TRANSPORTS DE LA GUERRE	N° 164 G
ou	PAR NAVIRES DE COMMERCE	de la
° RÉGION	LIGNE d _____	Nomenclature
_____	CONNAISSEMENT	_____
PORT d _____	A _____, le 191	MODÈLE N° 7

N. B. Il est établi autant de connaissements qu'il y a d'expéditeurs et de consignataires différents. Au nom de Dieu et de bon sauvement, a été chargé au port et havre de cette ville, par M. (1) pour compte de l'Administration de la guerre, sur le navire commandé par le capitaine _____, pour porter et conduire, Dieu aidant, à _____ et consigner à M. _____ les objets ci-après mentionnés, savoir :

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

Cette joyeuse formule n'est pas extraite des archives de la marine de Louis XIV. Elle n'est pas davantage empruntée à la catholique Espagne, ni à la protestante Angleterre.

C'est en France — dans la France anticléricale — qu'elle est en usage. Car elle n'est ni d'avant-hier ni d'hier : c'est tous les jours et par centaines que des imprimés, édités par les soins du ministère de la guerre (le modèle figure d'ailleurs au *Bulletin Officiel*) et signés par nos commandants d'unités et nos sous-intendants militaires, invitent « le ci-devant Dieu » à veiller sur nos transports de guerre.

Il n'était vraiment pas besoin de nous infliger les trois ans. Du moment que nous entretenons d'aussi aimables rapports avec le Dieu des armées, tout est sauvé, et les Allemands feront bien d'être sages!...



Qui veut les palmes ?

Depuis que la maison Archimbaud (père et fils) ne détient plus le mandat législatif de la Drôme, le préfet de ce département entend s'y réserver le monopole des distributions de décorations.

Récemment Archimbaud fils — Tire au flanc — demandait quelques palmes à un ministre ami.

— Impossible dans la Drôme, dit l'Excellence, et vous m'en voyez navré. Mais à Paris, tout ce que vous voudrez.

M. Léon Archimbaud insista vainement. Le ministre tint bon, mais, pour atténuer son refus, il insinua :

— Quoi ! Vous avez sûrement à Paris quelque ami à qui cela ferait plaisir ?...

En effet, peu de jours après, il recevait de l'ancien député une demande de palmes pour un ... Auvergnat.

Heureux d'arranger aussi aisément les choses, le ministre ne songea même pas à discuter les titres du candidat. A la première promotion, la décoration fut accordée.

M. Léon Archimbaud était vengé. L'homme qu'il venait de faire nommer chevalier de l'instruction publique ne savait ni lire ni écrire !

Socialisme et lutte de classes



M. Archimbaud avait d'ailleurs fait d'une pierre deux coups. Il ne s'était pas seulement vengé du ministre : il s'était débarrassé d'un solliciteur obstiné. Celui-ci — le cousin du décoré — n'est autre que le citoyen Vipple, guesdiste notoire, interprète de la pensée de Guesde à l'*Humanité*, et farouche antiblocard au nom des grands principes et de la lutte de classes.

O pureté !...

Le citoyen Vipple ne se contente d'ailleurs pas de faire décorer ses cousins. Compatriote de Vercingétorix, il n'oublie pas son pays, et on peut voir, à chaque voyage à Paris du préfet du Puy-de-Dôme, le pur des purs de l'*Humanité* se livrer à de fraternelles agapes en compagnie du représentant du gouvernement.

Encore un qu'il va falloir exclure... comme Willm !



Les Sans-Parti

M. Briand a été beaucoup moins froissé du passage du discours de M. Caillaux sur l'apaisement et les endormeurs que de celui qui a traité à l'inorganisation des autres partis de gouvernement et à l'absence de programme des adversaires du Parti radical.

— Moi, déclarait-il dans les couloirs, je n'ai pas besoin de parti. Le programme républicain me suffit.

Cela n'empêchera pas M. Briand de déclarer bientôt à ses électeurs qu'il entend revendiquer le programme du Parti républicain socialiste « auquel il s'honore d'appartenir », le programme du Congrès de Grenoble.

Or cela est faux. Nous avons pu nous procurer le texte de la motion votée à l'issue de la dernière séance du Congrès de Grenoble par la vraie majorité, celle qui représentait les cartes réellement prises au Parti. Voici ce texte resté inédit :

Les délégués soussignés, représentant les fédérations ci-dessous désignées.

Constatent que, par obstruction, on tente d'empêcher le vote par le Parti républicain socialiste d'une motion le dégagant de toute

solidarité compromettante avec M. Aristide Briand, auteur de la politique d'apaisement :

Et résolu à accomplir leur devoir de précision nécessaire envers la démocratie, déclarent que pour eux M. Briand ne saurait avoir rien de commun avec le Parti républicain socialiste :

Et, faisant toutes réserves, sont convaincus que l'immense majorité des militants ratifiera leur attitude nettement conforme à la pensée et à l'intérêt du Parti républicain socialiste.

Les fédérations désignées sont : le Rhône, la Marne, le Finistère, les Bouches-du-Rhône, l'Hérault, le Gard, l'Indre-et-Loire, la Sarthe, l'Eure et les cinq délégations de gauche de la Fédération de la Seine.

De son côté, le groupe parlementaire a répudié les dissidents briandistes de Grenoble, et sa résolution a recueilli 23 signatures sur les 30 adhérents qui le composent.

Enfin, la Fédération de la Seine a tenu récemment une réunion de réorganisation. L'appel conviait les membres « à une œuvre nécessaire d'épuration. »

« Le groupe de la Chambre, disait cet appel (*qu'aucun journal n'a osé publier*) vient de procéder à cette mesure ; par la netteté de la déclaration soumise à la signature de ses membres, il a obligé les hommes de l'équivoque à quitter ses rangs. Comme lui, nous pensons qu'il est impossible de tolérer plus longtemps le contact de ceux qui, à Grenoble, se firent les défenseurs de M. Briand et de la politique d'apaisement. »

M. Briand parlera-t-il de cela dans son prochain discours de Saint-Chamond ?

FILOCHE ATTEND SES PETITS



(Dessin de NAM).

Un chic type — et dans toute l'acception du mot. Nous vivons au milieu d'êtres veules qui n'ont point le courage de se montrer eux-mêmes. Antoine est lui-même toujours. Cette fidélité fait la beauté de sa vie. Il se juge, et sans se mentir jamais, agit ouvertement, dans la bonne fortune et la mauvaise. Qu'il n'exécute pas tout ce qu'il eût aimé, il l'avoue sans mâcher les mots.

On l'a représenté comme un bourru parce qu'il crie fort, qu'il a le verbe haut et populaire (il est sorti directement du peuple et de là, sans doute, sa force).

A le voir brusquer telle ou telle interprète, on le croirait terrible. Lorsqu'en 87 il réclamait de l'inédit, on le traitait déjà d'énergumène. Mais regardez de près : c'est un tendre qui se cache. Que la vie l'éprouve un peu, alors vous pourrez le bien connaître : généreux et timide — un grand enfant.

Antoine semble arriver aujourd'hui à une de ces heures où l'homme doute de lui-même. Des chagrins, des soucis de toute sorte conspirent, dit-on, contre lui. Quelle mauvaise voix nous annonce qu'il aurait à plusieurs reprises parlé de quitter l'Odéon ? Oh ! non ! Qu'au moins celui-là nous reste : il est notre consolation. Qui citerions-nous en exemple, sans lui ? Qu'une œuvre grandiose, neuve et féconde — *le Vieux Colombier* — à qui rend-elle hommage, quel passé évoque-t-elle ? Antoine est avec tous les jeunes et tous les jeunes sont pour lui. Quelles que soient les crises qu'il traverse, — celle-ci n'est point la première, — il doit en sortir vainqueur ayant pour lui cette force qui est de se sentir aimé.

Je sais bien qu'il a déchainé de terribles colères. La conférence de Nantes laissa de brûlants souvenirs. Trois auteurs seulement trouvèrent grâce devant Antoine : Becque, Porto-Riche et de Curel. Mais voilà qui est admirable ! Quel critique sincère eût osé parler ainsi ? C'est qu'Antoine, directeur de l'Odéon, reste directeur d'un théâtre libre. Officiel, non, il ne l'est pas et il ne le sera jamais, si l'on compte, par ce titre, étouffer sa franchise.

Cependant, directeur de l'Odéon, il a connu, et ne le cache pas, toutes sortes de difficultés. Réaliser ce que dans le fond de son cœur il préférerait ne lui fut pas toujours possible. Plus d'un faux choix fut par lui jugé tel. Mais avec quelle verdeur, s'il se trompe, il le reconnaît et publiquement le déplore. N'allez point croire qu'à une seconde de sa vie il ait renié ce vers quoi le guident toujours un instinct, une intuition sûre. Qu'une belle œuvre — nous l'avons vu à l'occasion du *Redoutable* de Marie Séveru — ne trouve pas l'accueil mérité, il s'obstine, quitte à jouer devant une salle vide, cherche à l'imposer à tout prix. Où rencontrer de pareils enthousiasmes, de telles générosités ?

Mais l'Odéon, tout le monde le sait, est un théâtre impossible. Comment lutter contre les préjugés du public ? Quelle maison active, pourtant ! « Quelle pépinière d'auteurs et de comédiens, quel laboratoire d'essais ! », pour emprunter à Antoine ses termes mêmes. On travaille sans relâche du matin au soir, et dans tous les sens ; on fait des incursions dans le répertoire étranger ; on réveille le passé, on innove, on tâtonne, on expérimente ; on sème une moisson récoltée par d'autres, et l'on pétrit un pain que d'autres mangeront.

Acteurs, auteurs, qui ne lui doit de la reconnaissance ? Il révèle les uns à eux-mêmes, il éduque les autres. Avoir travaillé pour tout le monde sans en retirer d'autre bénéfice que de la gloire, voilà son meilleur titre. Par une curieuse ironie, lui qui défendit un théâtre réaliste, pessimiste, amer, il est, parmi nos directeurs de théâtre, le seul qui demeure fidèle à un idéal.

Son nom définitivement reste attaché à notre histoire littéraire. Nos plus grands écrivains dramatiques, c'est lui qui les a révélés. Ni de Curel, ni Courteline n'avaient été joués avant lui. On ignorait encore la place qu'allaient prendre Porto-Riche et, plus récemment, Jules Renard, Paul Adam, Ancey, Barrès, Brioux, Coolus, Descaves, Fabre, J. Julien, Lavedan, Margueritte, Méténier, Rosny, plus tard Bernstein et Sacha Guitry — de ces auteurs illustres, aujourd'hui, combien faillirent à leurs promesses ? — Sans parler des maîtres étrangers, la plupart étaient inconnus ou presque.

Non seulement dans le choix des œuvres, mais aussi dans leur interprétation, Antoine se montra novateur. Il réclama l'observation, la vérité, l'étude directe de la nature. L'acteur au lieu de dire parlera ; il écouterait aussi ; au lieu d'être attentif au public, il s'oubliera pour n'être plus que l'instrument bien accordé dont l'auteur jouera à sa guise (conseils précieux accordés dès 1893 à l'orgueil de M. Le Bargy).



Par un beau sentiment de reconnaissance, M. Gémier, qui fut le collaborateur d'Antoine et lui succéda, a voulu glorifier ce grand patron. Bientôt une plaque commémorative et un buste célèbreront le fondateur du *Théâtre Libre*. Cette fête est démonstrative à plusieurs égards. Gémier, qui est un grand acteur et qui, pendant sa direction, joua quelques pièces de valeur et, récemment, donna l'hospitalité à l'Œuvre et aujourd'hui, en matinée, à des poètes, entend, je pense, renouer plus étroitement encore avec la tradition d'Antoine et suivre cet initiateur. Mais ce qu'il entend surtout, c'est apporter à ce grand homme le réconfort dont il a besoin. Quant aux pouvoirs publics, c'est plus qu'un bout de sein — ainsi les artistes nomment la rosette — qu'on attend

d'eux. Qu'une subvention plus forte soit accordée à l'Odéon : elle sera consacrée à de beaux enthousiasmes. En tous cas, c'est le grand désir de tous les admirateurs d'Antoine qui viendront en janvier prochain — 26^e anniversaire de la fondation du *Théâtre Libre* — lui dire merci, comme ils le doivent.

C. R. M.

L'IMPOT
SUR
LA RENTE

— Ayez pitié d'un pauvre rentier qu'on veut imposer !

(Dessin de AUGLAY.)



— Y me dit ren ton goret!
— Te voudré peut-ét' qui t'appelions
papa !..

(Dessin de DELIGNÈRES.)

Chansons près du « Bonnet »

Air : Le Pendu

LE PERDU

Ou « Poincaré trouve des Ministres »

I
Quand Barthou reçut à la face
Le beau « swing » qui le mit à bas,
Poincaré, lui, fit la grimace,
Criant : « M...euse ! » en un grand fracas...
« Ce Barthou — le fait est notoire —
« Était bien mon meilleur toutou !
« C'est vraiment un peu de ma gloire !
« Qui disparaît d'un peu Barthou ! » } bis.

II
Sur son front très académique,
Poincaré posa ses dix doigts...
Puis il eut, de façon comique,
Un projet du plus joli choix !
« C'est Caillaux — parbleu, j'en ai honte ! —
« Qui doit remplacer mon nabot...
« Mais il faut qu'avec moi l'on compte !
« J'en appelle à Monsieur Ribot... » } bis.

III
Quand Ribot — qui n'est pas encore
De Versailles bien revenu —
Refusa le mets qu'on adore,
Poincaré mit son cœur à nu.
« C'est Caillaux — je me le répète —
« Que je dois solliciter ! » Puis,
Pour prouver qu'il n'était pas bête,
Il demanda Monsieur Dupuy ! } bis.

IV
Mais Dupuy, qui reste « ficelle »
Comme un gros... petit Parisien,
Eut tôt fait de jouer de l'aile...
Poincaré n'y comprit plus rien !
« C'est Caillaux — Joseph — sans nul doute,
« Que les dieux m'imposent, railleurs !
« Ce n'est donc plus moi qu'on écoute ?
« Sapristi ! je vais voir ailleurs... » } bis.

V
Tout à tour, dans « son » Elysée,
Tout-Paris passa, se ruant :
Max Dearly et Mégard Andrée,
Clemenceau, Footitt et Bruant !
« — C'est Caillaux sur qui l'on insiste ;
« Doux Raymond, c'est lui qu'il faudrait !... »
« — Oui, morbleu ; mais moi, j'ai ma liste !
« Je choisis... Régina Badet ! » } bis.

VI
Régina ne fit pas l'affaire,
Ne sachant y tenir la main !
Poincaré soupirait : « Que faire ? »
Maudissant notre genre humain...
« C'est Caillaux, qui serait utile !
« Il caillotte, en bon parpaillot !
« Mais ce laid-ca llé m'horripile !
« Trois pour sang ! terrible caillot ! » } bis.

VII
Un jeune homme vient de comprendre
Qu'il fallait quand même en finir !...
Poincaré ne peut se défendre
De chanter, presque avec plaisir :
« Ils voulaient Caillaux en exergue !
« Ils auront Caillaux second plan !
« Ils sont forts ; mais je leur... Doumergue !
« Et zim, boum, et ran plan plan ! » } bis.

ALFRED VARELLA.



◆ La chute ◆

Lorsque les ministres entendirent proclamer le vote qui les mettait en minorité, ils furent atterrés : le seul qui fit bonne contenance fut M. Barthou.

« Je ne suis étonné que d'une chose, dit-il aux députés amis qui l'entouraient, c'est d'avoir duré si longtemps. »

Et il conta cette histoire touchante — qu'il replacera peut-être dans son discours de réception à l'Académie : « Lorsque je suis arrivé au pouvoir, j'ai reçu une lettre de mon vieux père, du fond du Béarn. Il me félicitait naturellement, mais, prévoyant une chute prochaine, il ajoutait : « Apprête-toi à bien tomber ».

Les députés, qui sont des âmes sensibles, étaient émus jusqu'aux larmes de cette histoire à la Plutarque.

Quelques-uns se souvinrent pourtant qu'au cours de l'après-midi l'ex-Président avait déclaré qu'un pointage minutieux lui permettait de compter sur une majorité de trente voix !...

◆ Héroïsme ◆

Le lundi deux décembre, le cabinet Barthou obtint une majorité de 21 voix, dont il faut défalquer 4 voix ministérielles.

— Si j'avais su, déclara M. Paté, j'aurais voté contre.

* * *

M. Dariac vota pour le cabinet le lundi et contre le mardi.

Après la proclamation du scrutin, il s'écria :

— Vraiment, nous ne pouvons plus garder un tel ministère des Finances ! C'en était trop !...

* * *

Quand la partie fut décidément perdue, M. Puech se répandit dans les couloirs en clamant : « Le ministère sera en minorité de 40 voix ». Et il engagea quelques amis à voter contre. Mais, lui, fidèle à ses amitiés, jusqu'à la dernière minute, vota pour.

◆ Quatorze imbéciles ◆

M. Jean Dupuy, dont il fut beaucoup question ces jours-ci, se croit indigne d'aucune fonction éminente. En 1906, il fut candidat à la présidence de la République contre M. Fallières. Bien qu'il eût envoyé à Versailles six mille bulletins à son nom, il ne recueillit que quatorze voix.

Il quitta le Congrès avec Emmanuel Arène :

— Je me demande, lui dit-il, qui a pu me compromettre ainsi. Dans toute la France, dans toute l'Europe, on va croire que j'ai posé ma candidature. Je voudrais bien savoir quels sont les quatorze imbéciles qui ont voté pour moi.

Comme Emmanuel Arène ne soufflait mot, M. Jean Dupuy renouvela sa question :

— Voyons, Arène, vous qui connaissez le Parlement : quels peuvent être ces quatorze imbéciles ?

Emmanuel Arène hésita un instant, puis :

— Quatorze imbéciles : je vois bien votre fils, votre gendre... Les douze autres, non, je ne vois pas.

◆ Oraison funèbre ◆

— Vous avez beau dire, vous avez beau dire, s'éraillait dans les couloirs de la Chambre certain député de l'Alliance démocratique — oh ! combien ! — le ministère Barthou, par la loi de trois ans, a tout de même sauvé la France.

— C'est l'histoire du Capitole qui se renouvelle à quelques siècles de distance, glissa doucement un collègue qui passait.

L'allié démocrate arrondit les paupières et regarda l'autre avec méfiance.

Il n'était pas bien sûr qu'on ne venait pas de se moquer de lui.

◆ Les loups ne se mangent pas entre eux ◆

Dernièrement, une de nos plus grandes banques de Paris et un de nos financiers portant le nom d'un grand peintre italien des xv^e et xvii^e siècles faisaient partie d'un même syndicat formé pour soutenir certaine valeur étrangère dont le titre entre pour les quatre cinquièmes dans l'air que nous respirons.

Le fils du banquier, accusé par un des représentants de l'établissement de crédit d'avoir jeté sur le marché, le jour même de la formation du syndicat, le paquet de titres qui lui était échu, ceci au grand détriment dudit syndicat, mit son accusateur en demeure de prouver ce qu'il avançait. Celui-ci s'y refusant fut traité de menteur.

D'où gifles, envoi de témoins et finalement procès-verbal par lequel le menteur retirait sa gifle et le giflé retirait le mot insultant.

Il fut même question, dit-on, de finir le procès-verbal par cette formule :

« Pour raison commerciale l'affaire n'aura pas de suite ».

◆ Parquet et parquet ◆

Sur la façade du Palais de Justice on peut lire, précisément suspendu sous les fenêtres des bureaux du procureur de la République, l'écriteau-réclame suivant :

PARQUETS SANS JOINTS

S'adresser à M....

Pour son invention l'industriel à l'écriteau a dû s'inspirer de la justice dont le Parquet est aussi — espérons-le du moins — tout d'une pièce.

◆ Modestie ◆

Récemment M. René Bazin, patriote ardent et écrivain rassis, se laissait interviewer.

Il s'agissait de la pseudo-renaissance du chauvinisme français et l'académicien en profitait pour faire à ses œuvres une innocente et gratuite publicité. Il vantait inépuisablement de ses livres célèbres les mérites si indéniables et si inconnus.

Cependant le journaliste, pour ménager la modestie de son interlocuteur, crut devoir placer dans la bouche de ce dernier une atténuation à ces éloges outrés. Il écrivit :

— Je ne suis pour rien, nous dit le maître, dans cette renaissance du sentiment national.

Alors le « maître » doucement rectifia :

— Non, ne mettez pas cela, on est toujours pour quelque chose dans ce mouvement.

◆ La chaleur communicative ◆

Trois heures du matin. Dans un luxueux cabaret de Montmartre. On en est à la quatrième bouteille de Moët et Chandon. La conversation a l'abandon des fins de vadrouille, et, verveux, le jeune avocat, membre du comité exécutif du Parti radical, exalte l'excellence de la profession de représentant du peuple.

— Mais, enfin, monsieur Vollaës, quel plaisir particulier auriez-vous donc à être député ? questionne ingénument une dame de la compagnie.

— D'abord, madame, j'adore les voyages et vous n'ignorez pas que les députés jouissent de la gratuité sur tous les réseaux. Ensuite je suis avocat...

— Et ça vous assure une clientèle ?...

— Mon Dieu, à moins d'être un sombre crétin, c'est une clientèle de 100.000 francs au bout d'une législature...

— Mais, dit alors quelqu'un, vous êtes radical. Et je crois que la circonscription que vous avez choisie est exclusivement industrielle, avec une forte population ouvrière. Il se pourrait bien qu'on ne veuille que d'un socialiste...

— Oh ! quand j'aurai cette certitude je me présenterai comme socialiste.

Si le Parti unifié manque de candidats aux prochaines élections, en voilà un tout trouvé.

✧ Journalisme ✧

Minuit. La Brasserie du Croissant. M. Maurice Pujo dicte à un scribe qui siffle la valse de la *Veuve Joyeuse* son article sur l'Alsace-Lorraine.

— Une émotion particulière m'étreint...

On regarde M. Pujo. M. Pujo bourre tranquillement sa pipe et, béat, boit à petites lampées un vieux calvados.

✧ Soyons bons pour les animaux ✧

Le peintre Marcel Lenoir qui vient d'avoir quelques démêlés avec la police — et avec la critique — au sujet des détails jugés contraires à la morale de sa dernière œuvre exposée au salon d'Automne, *Crucifixion aux Masques*, n'est pas un humoriste. C'est un artiste avide de réclame, même tapageuse, et c'est pourquoi — bonnes âmes — nous n'hésitons pas à satisfaire à sa douce lubie.

Sans aller cependant jusqu'à tracer une biographie complète de ce peintre, disons seulement qu'il est né dans le Lot-et-Garonne. Comme tel il fut invité un jour par Mme de Montzie à exposer dans une réunion artistique des Enfants du Lot. Il accepta d'enthousiasme et envoya à l'aimable dame patronnesse de cette digne œuvre une seule toile derrière laquelle il écrivit :

ORDRE de placer cette toile
au centre d'une cimaise et
dans la première salle.
Sinon, la retourner immédiatement
à l'atelier.

D'autres fois, ce modeste héros de la peinture envoie aux critiques d'art de certains journaux des petites notes ainsi libellées :

— Un Dimanche chez Marcel Lenoir —

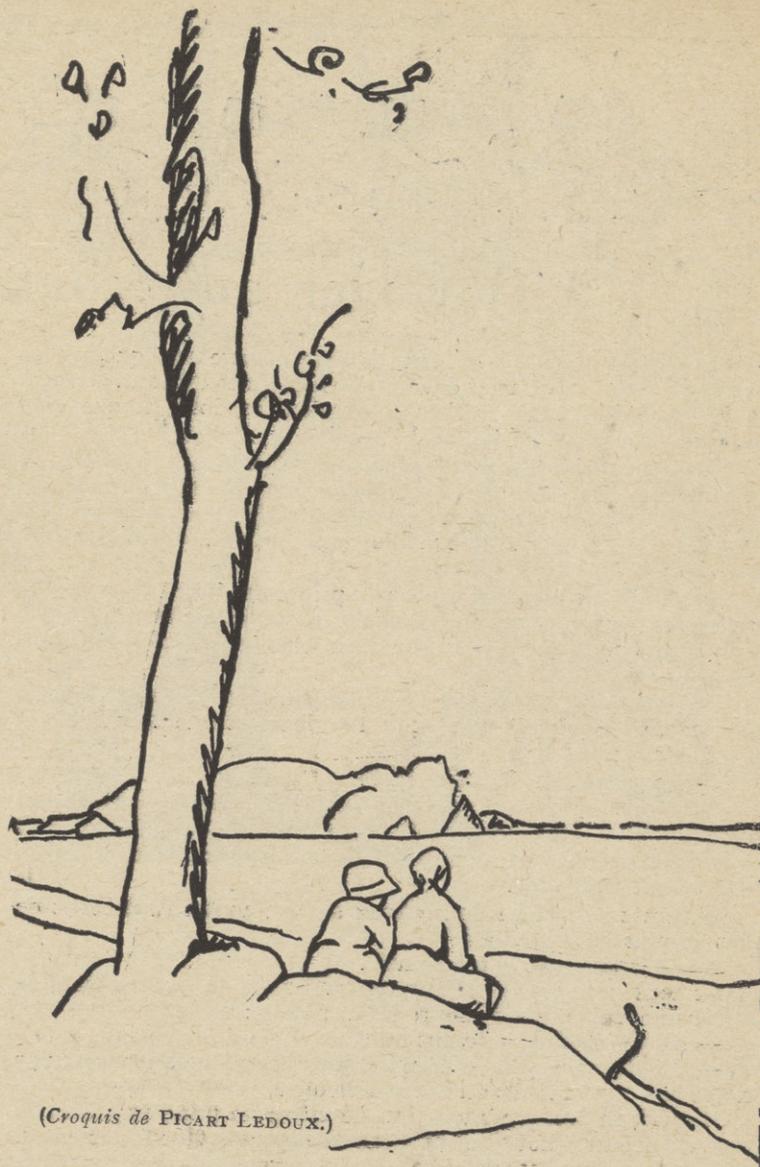
Hier dimanche, l'excellent peintre Marcel Lenoir a reçu dans ses ateliers un grand nombre d'artistes et d'amis parmi lesquels nous avons reconnu... etc...

Ces petites communications qu'il expédie lui-même sont signées, sans malice, de l'anagramme de l'auteur Rionel Lecram...

LA PETITE ÉPARGNE RECONNAISSANTE



(Dessin de L. ROUSSEAU.)



(Croquis de PICART LEDOUX.)

SPORTEZ-VOUS BIEN

LE MANAGER

Importé d'Amérique, c'est un type très connu, car il existe dans tous les sports. Parfois, c'est quelqu'un — ex-champion ou sportsman retiré — mais le plus souvent en sport, c'est... zéro. Dans l'un ou l'autre cas, il jouit d'une considération sans pareille et rien ne se traite sans lui. Il a son *écurie* ; et ses *poulains* lui obéissent aveuglément.

Dans les réunions sportives où il est intéressé on le voit partout. Il contrôle de droite, de gauche, et ne laisse passer personne par faveur ; la consigne est inexorable : la recette avant tout.

Si son *poulain* est vainqueur, il reçoit la plus grande part des félicitations ; dans le cas contraire il sait s'éclipser discrètement. De toute façon il n'oublie pas de prélever ses 50 à 60% sur la bourse offerte.

Quelques-uns ont cependant du mérite. Par leur travail, leurs connaissances et leurs conseils ils sont arrivés à nous donner des champions. Ce sont les oiseaux rares, car aujourd'hui le manager est, avant tout, l'homme aux combinaisons fructueuses.

LE GÉNIE N'A PAS DE BORNE... MAIS UN MUR

Il y avait une fois un chemin qui conduisait directement de la gare de Joinville à l'hippodrome de Vincennes. Malheureusement cette route appartenait à l'autorité militaire et le génie veillait.

Le génie décida brusquement d'en interdire le passage. Rien à dire ; c'était son droit. Mais le piquant de l'histoire, c'est qu'au lieu d'en prévenir intelligemment le public — habitué depuis bien des années à passer par là — par une borne ou un écriteau quelconque, comme cela se fait généralement, notre mauvais génie ne trouva rien de mieux que de faire bâtir un mur à l'extrémité de cette route, si bien que les piétons, après avoir fait environ 2 kilomètres, sont obligés de rebrousser chemin.

Pour une trouvaille, c'en est une !



L'Horloger qui écouta les Horloges

On n'avait jamais vu le vieux Schwartz autrement que penché sur une montre ou en arrêt devant une horloge consultant, attentif, le jeu mystérieux des petites roues dentées dont chaque cran marque un instant qui tombe à l'oubli.

Personne, même parmi les plus anciens habitants de la rue, ne se souvenait d'avoir aperçu l'horloger hors de sa boutique, de l'avoir entendu rire, et bien peu connaissaient le son de sa voix. Desséché, voûté, c'était une vieille chose qui avait dû naître avec des rides.

Ce jour-là, les premiers rayons du printemps lutinant les coques vertes des bourgeons qui en éclataient d'aise, le soleil entra dans la sale petite boutique, dansant sur la poussière accumulée dans tous les coins.

Or voilà que le soleil vint à sautiller sur le cadran de la montre que tenaient les doigts nouveaux de l'horloger et une voix faible et précipitée se mit à dire :

— Le temps fuit, le temps fuit !

La voix était si claire que Schwartz leva ses gros yeux abrités par d'immenses lunettes vers la porte d'entrée, étonné de ne pas avoir entendu tinter la sonnette. Mais nul n'avait ouvert la porte : la boutique était vide.

Schwartz se pencha de nouveau sur la montre d'où sortit de plus en plus distinctement :

— Le temps fuit, le temps fuit !

Le vieil horloger fut si surpris qu'il resta là, contemplant le petit cadran. La montre sans se lasser répéta :

— Le temps fuit, le temps fuit.

— Vraiment, se dit le vieux Schwartz qui ne s'étonnait pas longtemps, quel intérêt cela peut-il avoir ?

Il reprit sa besogne, mais tout de même ne put s'empêcher de jeter un regard autour de lui. Partout des cadrans : d'immenses, où les grosses aiguilles allaient, de leur pas tranquille ; de plus petits où les secondes s'essouffaient à faire des minutes. D'autres encore, vides d'aiguilles, semblaient attendre le bon vouloir du vieux Schwartz pour leur donner la vie.

Et sur les murs, des montres et des montres, des vieilles, des jeunes, les premières usées par le frottement des poches, les autres pimpantes, pressées de marquer les heures de douleur ou de joie. Sur une planche, deux petits nègres tapaient à leur tour sur un gong et chaque fois ils saluaient, en ouvriers satisfaits.

Les yeux de l'horloger s'arrêtèrent sur eux. L'heure déclancha à ce moment et le hochement de tête des nègres sembla répondre à une interrogation muette.

— Oui, il fuit ; oui, il fuit !

— Eh bien, soit ! laissons le fuir.

Mais, avant de reprendre la montre, Schwartz regarda une grosse horloge de cuivre d'où une voix grave, scandée par le balancier laissa tomber :

— Ta jeunesse ! ta jeunesse !

— Ma jeunesse, balbutia Schwartz ! Ai-je donc été jeune ? Décidément, ces horloges ravivaient en lui tant de souvenirs oubliés que pour la première fois le bonhomme se mit à songer à son âge. Il avait... Voyons ? eh ! mais oui, soixante ans bientôt. Combien cela représentait-il de jours courbés sur le travail et toujours pareils ? Un nombre infini, et, dans cette longue chaîne, pas un maillon qui fût un souvenir heureux.

— Bah ! maintenant, il est trop tard.

Il prit une autre montre et celle-ci sembla répondre :

— Jamais trop tard, jamais trop tard !

Cette fois le père Schwartz s'arrêta net. Il contempla d'un air ahuri sa boutique.

— Comme elle est sale !

Il ne s'en apercevait point d'ordinaire. Il pensa qu'une main de femme aurait peut-être été utile au milieu de tout cela. Et voilà qu'il se rappelle qu'il a eu vingt ans, qu'il a repoussé les amis qui voulaient, en riant, l'entraîner vers les plaisirs, comme il a dédaigné la douce Luisa qui l'aimait.

— Pas le temps, il n'a pas pris le temps d'être heureux.

Aussi une grosse matrone d'horloge dans un coin vient à la rescousse :

— E..go..is..te ! é..go..is..te !

Le père Schwartz s'agite sur sa chaise, repousse d'une main un peu tremblante le bonnet crasseux qui lui couvre la tête, tandis que le soleil danse éperdument.

— Tiens, il fait du soleil.

L'horloger cède à l'invite, va sur le pas de la porte. Le premier qui l'aperçut le conta aux autres, et dans la rue ce fut un événement. La rue fut encore bien plus étonnée quand elle apprit que le père Schwartz avait été chercher la vieille Mélanie pour garder sa boutique et qu'il était disparu tout un jour.

Où était allé l'horloger ? On le sut le lendemain lorsque Mélanie raconta la conversation qu'ils avaient eue tous deux.

— Connaissez-vous les arbres ? demanda brusquement Schwartz.

— Dame ! monsieur, pas beaucoup. On n'a pas le temps quand on travaille du matin au soir.

— Du matin au soir, répéta pensivement l'horloger. Oui, c'est bien cela et le temps fuit, il fuit.

Il leva les yeux vers les deux nègres et leur sourit.

Mélanie se demandait si son maître ne devenait pas un peu fou.

— Ecoutez, reprit le vieil homme, vous allez lâcher votre travail.

— Mais, monsieur.

— Chut ! ne m'interrompez pas, le temps va si vite. Il y a de l'ouvrage ici, à chasser cette poussière, oh ! oui, il y en a. Quand vous aurez fini, je vous emmènerai voir des arbres. Allons, commencez de suite : le temps est si précieux. Moi, je vais faire un tour pour ne pas vous gêner. Puis, si vous voyez passer le jeune étudiant en médecine qui habite la maison, vous savez ?...

Mélanie hocha la tête pour dire oui.

— Vous lui donnerez sa montre, qu'il n'ose venir chercher parce qu'il n'a pas l'argent de la réparation. Le temps doit lui être si utile, à lui aussi, puis encore vous porterez celle-ci...

Et il enveloppa une mignonne montre dans un papier bien blanc :

— A la petite ouvrière qui regarde l'heure anxieusement

tous les matins en passant et qui court ensuite bien souvent. Comme elle a besoin de savoir que le temps fuit ! Nous deux, ma bonne vieille, nous n'avons plus besoin de montre pour connaître combien il galope.

« Soixante ans et pas vécu, il faut se rattraper, ajouta-t-il rêveur. »

Ayant dit, le père Schwartz s'en fut promener, souriant au soleil, aux moineaux, à l'instant de joie qui passe et dont il faut jouir, vite, vite.

(Illustrations de Jean CLAR.)

FANNY CLAR.



Grands Hommes de Province

M. Herriot, maire de Lyon.



MONSIEUR HERRIOT est un lettré. Lettres, ou ne pas être, s'est-il écrié dès son entrée à l'École normale, où il a acquis cette infailibilité de goût et cette éloquence aisée qui lui permettent de présenter Rostand comme un grand artiste et de suspendre à ses lèvres (il leur sera beaucoup pardonné, car elles auront beaucoup aimé) non seulement les petites madames Récamier, sans chasteté obligatoire, de Lyon, mais encore les Cousines Bêtes de la capitale, qui trouvent un charme émostillant au respectable embonpoint de l'orateur.

M. Herriot n'est pas homme à se contenter de la seule séduction des auditoires féminins. Il aime le peuple d'une affection d'autant plus profonde qu'elle est plus intéressée, et il le flatte, en courtisant habile, dans ce qu'il a de plus cher : sa passion pour l'égalité. Il y a quelques années, au moment qu'il s'agissait de renouveler, ou non, son mandat de conseiller municipal, il adressait à la plèbe qui l'entourait, dans une réunion électorale, ces convaincantes paroles : « Ne suis-je pas, citoyens, le simple fils d'un gendarme?... » Il oubliait seulement d'ajouter que cet agent de la maréchaussée avait grade de capitaine, car il est de ceux dont l'orgueil consiste à rabaisser l'importance de leurs origines, pour en donner davantage à leurs mérites.

Aussi, a-t-il parcouru du chemin, le professeur de rhétorique qui, dans un temps si proche et si lointain du nôtre, se demandait, avec anxiété, s'il serait blanc ou rouge, car la couleur importe peu, lorsqu'elle se transmue en or par l'alchimie politique. M. Herriot est maintenant publiciste, maire de Lyon, et le plus jeune des sénateurs de France. Il prétendrait même, dit-on, au maroquin, et je n'ai aucune peine à le croire, car on ne refuse pas de gravir le dernier échelon de l'Instruction publique. Tant pis, si après cela il faut tirer l'échelle ! On a toujours la ressource de choir dans les bras de cette bonne Marianne, qui n'a jamais abandonné ses audacieux séducteurs.

Le nom de M. Herriot ne sera point d'ailleurs de ceux qui passent. Les enfants le célèbrent déjà dans une glorieuse cantate :

« Edouard (bis)
Est notre maire à tous ».

Il aura manqué à M. Herriot de périr à la fleur de l'âge dans la catastrophe de Melun pour figurer au calendrier laïque et obligatoire, pour remplacer : saint Joseph ou saint Jules sur la plaque d'émail bleu de nos rues.

LES TROUS DE PARIS



LE BOULOT. — N'y a que les gonzeuses qui s'en plaignent pas.

(Dessin de AUGLAY.)



— Alors, tu t'en vas ? Qu'est-ce que tu laisses ?
— Des dettes.
— Et pour les payer ?
— Des dates.

(Dessin de L. ROUSSEAU.)

Grands Hommes méconnus

M. Barzun et la Poésie simultanée.

Pauvre poésie ! Qu'est-ce qu'elle va prendre elle aussi ! Si le vers libre a vaillamment conquis droit de cité et si Marcel Seimbat a pu en parler éloquemment devant des messieurs très décorés et de belles madames, quel est celui de nos tribuns qui osera brandir sa plume pour défendre ce genre nouveau au sujet duquel, d'après M. Barzun, nous sommes obligés d'avoir une opinion ? car il faut opter, paraît-il.

Ce qui constitue la caractéristique de la poésie simultanée, c'est que plusieurs personnes ou plusieurs êtres sont censés s'exprimer ensemble et que le lecteur ou l'auditeur doit d'un seul coup d'œil ou d'une seule aspiration d'oreille saisir le sens de leurs paroles et savourer le rythme et la musique qui se dégagent de ce mélange.

Trois personnages habituellement s'expriment à la fois ; mais il peut n'y en avoir que deux et aussi bien davantage ; plus il y en a, plus c'est grandiose ! On conçoit toute la beauté du système. D'aucuns prétendent que ce n'est pas très nouveau et qu'on peut s'en faire une idée très nette en assistant à certaines séances orageuses de la Chambre ou du Conseil municipal où cette conception est fort goûtée. Enfin il est à craindre que M. Barzun, hardi novateur, ne se voie un jour dépassé par quelque poète plus moderne encore qui fixera pour la postérité les lois d'une poésie simultanée dans laquelle un personnage s'exprimera en nègre, un deuxième en polonais, un troisième en belge, un quatrième en moldo-valaque, et un cinquième en auvergnat.

Au demeurant ne calomnions pas la grande invention de M. Barzun ; citons plutôt le commencement d'un de ses poèmes : *Pastorale de l'aube* (1).

Vent calme { ho — hého, hého, hého — heho, hoho — ou
et voix des arbres. { hou — ahou, ahou whou — whou, ou.
iho — iho iho — iho-ooo — ou.

Le vent parle, hého, iho, on l'entend et les arbres aussi. Et que fait le poète pendant ce temps ? Le pôvre ! il doit faire hihau, hihau ! éperdument.

(1) *Poème et Drame*. Volume VI. Septembre-Octobre 1913 — page 18.



... Oui, mais Poincaré habille mieux.

(Dessin de R. DILIGENT.)

CULOTTES DE PEAU

La succession du général Pau

Le général Pau est entré au cadre de réserve au commencement du mois. Il est resté merveilleusement actif jusqu'à la dernière minute, voyageant, inspectant, discourant. Cependant, voilà près de deux mois que le général de Castelnau a pris le commandement de l'armée de Lorraine, qui avait pour chef le général Pau. Cette armée a donc eu pendant plusieurs semaines deux chefs à sa tête. Cela prouve d'abord que nous sommes commandés, et ensuite que M. de Castelnau est un homme très pressé, qui n'attend pas la mort des gens pour chausser leurs bottes.

L'ambition du général de Castelnau

Le marquis de Castelnau n'est pas satisfait. Il ne lui suffit pas de commander une armée; il voudrait commander toutes les armées, c'est-à-dire prendre la place du général Joffre.

L'ambition du général de Castelnau est légitime, car il a toujours commandé en fait aux lieux et places de M. Joffre, dont il était le chef d'état-major. Privé de son précieux collaborateur, M. Joffre trahit la plus extraordinaire insuffisance. La commission de l'armée vient de s'en apercevoir, et elle ne serait pas étonnée de demander la retraite du général Joffre. M. de Castelnau se croit le successeur indiqué, il réclame le titre après la fonction.

Le portefeuille de la guerre

Dans ces dernières années, il fut souvent question du général Faurie pour le portefeuille de la guerre. Sa dernière incartade l'a éloigné pour jamais du pouvoir. Pour l'appeler, il faudrait un homme qui ne craigne pas le « grabuge », qui le recherche même, par exemple celui qui a imposé Picquart, le tigre, pour tout dire. Le général Faurie met ses dernières espérances en M. Clemenceau, qui s'est montré son plus chaud défenseur.

La nomination du général Sarrail

On sait que, pour neutraliser le mauvais effet qu'a causés une nomination, le général de Castelnau a donné un corps d'armée au général Sarrail. Il y eut à cette occasion un échange de paroles très vives entre M. Etienne et M. Sarrail, qui avait été mandé à Paris.

Dûment stylé par le célèbre marquis, M. Etienne proposa au général Sarrail la succession du général Faurie. C'était évidemment un piège. On recherchait un homme énergique pour rétablir la discipline dans le corps d'armée Faurie. Le général Sarrail ne pouvait accepter qu'en désavouant son collègue. Il repoussa la proposition avec hauteur et brisa la conversation en disant : « Laissez-moi plutôt où je suis. » M. Etienne s'inclina. C'est ainsi qu'il fallut bouleverser toutes les dispositions du général de Castelnau, qui, dans sa distribution des commandements, avait tout prévu, sauf la résistance du général Sarrail.

La prophétie du général Faurie

Séverine a délicieusement conté les débuts du général André qui avait prévu les déboires actuels du général Faurie.

Lorsque Waldeck-Rousseau appela André au ministère, il lui mit sous les yeux quelques articles du *Temps* où on lisait en particulier :

« Il n'est pas d'exemple d'un officier auquel le fait d'être républicain n'ait pas nuï. »

Séverine aurait pu ajouter que ces articles étaient précisément dus à la plume du colonel Faurie, qui, devenu général, médite son ancien aphorisme : *Il n'est pas d'exemple...*

CHOSSES D'ALLEMAGNE

Gustave Hervé et l'Alsace-Lorraine

Pas veinard le « général » !... On sait (ou on ne sait pas) que son dernier livre *l'Alsace-Lorraine* a été traduit en allemand. Toute la presse d'outre-Rhin en a parlé. Comme Hervé préconise une entente entre les deux pays à condition que les Allemands accordent (comme concession minimum à l'amour-propre français) l'autonomie républicaine aux Alsaciens-Lorrains, les pangermanistes, naturellement, sont furieux de cette « ingérence dans les affaires allemandes ». Mais ce qui est pis, c'est que les socialistes allemands eux aussi ont l'air de dire que la question d'Alsace-Lorraine est purement allemande. Ils ont ouvert une polémique à ce sujet dans laquelle ils traitent galamment Hervé de « marchand de nègres » et d'« utopiste qui remue du brouillard avec un bâton ».

Voilà ce que c'est que d'oser traiter les questions en dehors et au-dessus des évangiles de partis !

Hervé s'obstine, mais les états-majors socialistes des deux pays veillent jalousement sur les saintes disciplines. La question a, par conséquent, toutes les chances d'être escamotée au prochain congrès de Vienne. Heureusement, aussi bien en Allemagne qu'en France, l'opinion publique sait passer par-dessus les plumets des grands états-majors... Déjà, la *Gazette de Francfort* a parlé avec sympathie du livre d'Hervé et un courant favorable à sa thèse se dessine en Allemagne.

L'œuvre de réconciliation franco-allemande sera-t-elle réalisée par les radicaux des deux pays, à la barbe et à la honte des saints-pères de l'Internationale socialiste ?

Ce serait assez piquant.

Saverne et le Kaiser

Nulle part Guillaume II ne se trouve mieux qu'à Donaueschingen.

Après les amitiés quelque peu compromettantes avec Krupp, von Strumm et von Eulenburg, nul ami n'est plus ami avec lui que le prince von Furstenberg. Tout en ignorant le pourquoi de cette étroite amitié, le public sait néanmoins que son Altesse von Furstenberg brasse de la bière et des affaires financières. La bière est excellente tandis que les spéculations en terrains du « Concert des Princes » ont déjà coûté plusieurs millions à la Deutsch Bank.

Le 4 décembre 1913 est probablement le jour le plus glorieux que le Reichstag allemand ait dans son histoire. Il a osé... Il s'est révolté. Mais ne nous y trompons pas. Les députés du centre et du parti national-libéral s'apeureront très vite sur leur geste de révolte. Et il est infiniment probable que ce chancelier mis en échec, devenu une ombre tolérée (du point de vue parlementaire), restera quand même chancelier d'Empire. A moins que... Mais Guillaume II chasse le renard, boit la bière de son ami et s'en f...

Il aurait du reste tort de se gêner. On le respecte, on l'admire, et mille plumitifs vous diront qu'il est très aimé de son peuple.

La lutte contre l'Eglise

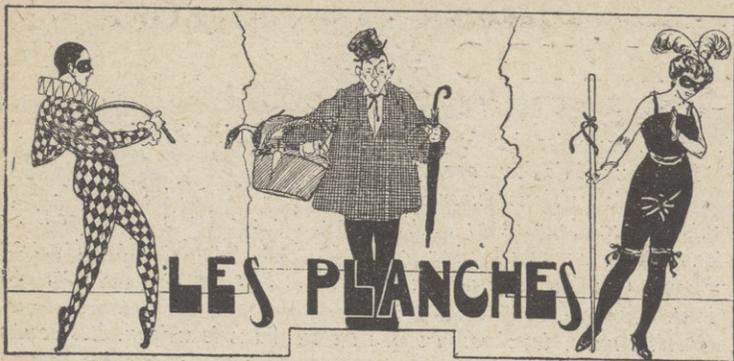
En Allemagne, à moins que vous ne déclariez expressément sur papier timbré ne plus vouloir faire partie d'une Eglise d'Etat (catholique, protestante, etc.), vous devez acquitter les impôts d'Eglise, vos enfants subissent à l'école 4 heures de catéchisme, d'histoire biblique, par semaine, sans compter les messes, confesses et autres kermesses rendues obligatoires pour les écoliers; en un mot, vous contribuez d'office et malgré vous à la consolidation de la religion devenue institution d'Etat.

Impuissants à obtenir la moindre concession, quelques audacieux libres penseurs commencèrent par prêcher le boycottage des Eglises d'Etat... On en riait. Ils continuèrent. Ernst Haeckel, Wilhelm Ostwald, Wilhelm Boelsche, les plus grands savants, Gerhart Hauptmann, le plus grand poète de l'Allemagne contemporaine, prêchèrent d'exemple. Le mouvement prenait de l'ampleur. Par extraordinaire, la social-démocratie y participait officieusement.

Il y a aujourd'hui 250.000 citoyens allemands qui ont ouvertement rompu avec les Eglises. C'est peu en regard d'une population totale de 65 millions; c'est beaucoup en considérant qu'il s'agit là d'un véritable acte de courage dont le but est de réaliser par « l'action directe » la séparation des Eglises et de l'Etat.

Devant ce mouvement devenu presque populaire les autorités s'inquiètent, la presse cléricale vitupère. Le gouvernement cherche une loi pour museler les audacieux.

En fille bien sage, bien Allemande, respectueuse de la légalité, Gretchen essaie honteusement son bonnet rouge devant quelques intimes. Mais... elle l'essaie; la révolution est en marche. Nous applaudissons.



L'impossible métier.

Le métier d'auteur dramatique devient un des plus inaccessibles qui soient. Quelques auteurs seulement se partagent les théâtres de Paris : MM. Henry Bataille, Tristan Bernard, Henry Bernstein, Alfred Capus, de Flers et Caillavet, Romain Coolus, Sacha Guitry, Henry Kistemaekers. Les autres, même parmi ceux qui sont connus, MM. Georges Ancey, Georges Courteline, François de Curel, Emile Fabre, Octave Mirbeau, Georges de Porto-Riche, Edmond Sée, ne sont plus joués qu'une fois de temps en temps, quand il y a de la place, comme par charité, pour faire croire que l'art dramatique n'est pas le dernier des commerces.

Parmi les premiers, les privilégiés, ceux qui tiennent le succès, quatre seulement touchent le gros pourcentage sur les recettes réalisées. Ce sont, en premier lieu, M. Henry Bernstein, trente-trois pour cent ; MM. Henry Bataille, Tristan Bernard et de Flers et Caillavet, vingt-quatre pour cent.

Ils sont éternellement joués d'ailleurs par les mêmes théâtres. Sait-on, en effet, que huit théâtres de Paris appartiennent à M. Quinson et trois à M. Deval. Parmi ces derniers les Bouffes Parisiens.

Or, des auteurs de second ordre mais qui, à tort ou à raison, possèdent une certaine notoriété, sont obligés parfois de consentir à faire représenter leurs œuvres en abandonnant tous leurs droits sur elles. C'est ce qui s'est passé l'an dernier pour *les Bleus de l'Amour* de M. Romain Coolus, ce qui a permis à la pièce d'être jouée plus de trois cents fois. Quel succès, en effet, oui, mais à ce taux-là !... M. Romain Coolus, pourtant, fut bien obligé d'en passer par là pour soutenir sa signature, sa firme commerciale, pour exister enfin. Autrement, il était enterré vivant.

C'est ce qui fait que les auteurs cotés, ceux qui ont la faveur du public, rêvent de devenir leurs propres directeurs. Exemple : MM. Henry Bernstein et Sacha Guitry.

Même s'il avait du génie, dans quel théâtre de Paris jouerait-on un jeune, nous le demandons ?

Ce que nos yeux ne verront pas...

Manon, fille galante, et sans manières, réservait à la pudeur de nos lorgnettes de bien agréables surprises.

Dans le *Phalène*, nous avons admiré — de quels yeux, libertins impétueux ! — la fraîcheur grassouillette et prometteuse d'une académie que bien des poitrinaires eussent enviée à la phtisie de Mme Yvonne de Bray et que M. Henry Bataille préfère certainement, quelles que soient ses ambitions, à l'autre académie, dite française.

Dans *Manon* nous aurions pu, tout à loisir, détailler les splendeurs dévêtues de l'héroïne, qui nous fût apparue au cinquième tableau dans le simple appareil que vous savez. A ses côtés. Des Grioux, sur les instances de sa maîtresse et sans doute de celles de bien des spectatrices, en aurait fait autant et même davantage, sans doute, tout comme dans le vaudeville de M. Feydeau.

Et voilà peut-être pourquoi M. Bataille ne trouve pas d'interprètes. Il faut être bien fait pour jouer ses pièces !

L'Enterrement de « Manon, fille galante ».

Vous savez peut-être que *Manon, fille galante*, faillit être jouée. Mais oui, les rôles étaient distribués, la pièce copiée, tout allait bien.

Survint la brouille entre l'auteur et le directeur, et Manon éprouva l'ingratitude des planches après celle des hommes.

Mais le copiste n'était pas payé.

M. Bataille ne voulait rien savoir, prétendant que M. Hertz avait commandé le travail.

M. Hertz voulait tout ignorer, M. Bataille étant l'auteur responsable de l'œuvre.

Et le copiste s'épuisait en démarches vaines, du boulevard Saint-Martin à l'avenue du Bois.

Enfin, tout s'arrange, annonce-t-on en dernière heure.

M. Hertz consent à régler les frais d'obsèques.

Les affaires sont les affaires

Quand on distribua les rôles de cette récente et éclatante reprise, le... mettons directeur, bien qu'il porte un autre titre, de ce grand théâtre, proposa à l'auteur, pour tenir l'un des deux rôles féminins, Mme B..., très grande artiste, et doyenne dudit théâtre.

L'auteur accepta avec empressement : « Je serai très honoré d'avoir une telle interprète... » Mais, quand il eut compris que c'était non pas le rôle de la plus âgée de ses héroïnes, mais de la plus jeune, qu'on voulait attribuer à la doyenne, il fut tout de même un peu effaré et déclara :

— Impossible.

— Et pourquoi mon cher auteur ?...

— Pourquoi ?... répliqua-t-il crûment !... Mais parce que mon héroïne est une jeune fille qui n'a guère ses... affaires que depuis quelques années tandis qu'il y a quelques années que Mme B... ne les a plus !...

Distraction.

Le grand dramaturge Bernstein est joueur comme les cartes. Il sortait l'autre jour d'un cercle mixte où, en compagnie d'un de nos notoires confrères, il avait pris une culotte formidable.

Les deux décavés cheminaient tête basse sur le boulevard quand ils rencontrèrent un ami commun qui portait les marques évidentes d'un grand deuil.

Le journaliste expliqua :

« X... est en deuil. Il vient de « perdre » sa femme ; et Bernstein, sans prêter attention, de répondre :

« Tiens ! il joue donc lui aussi ?... »



(Croquis de VOGUET.)

